

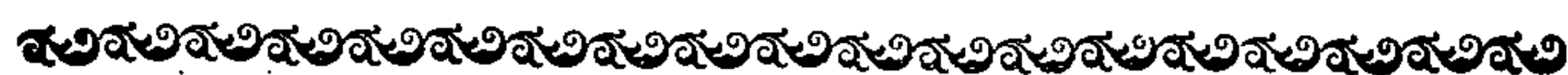
Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 30 janvier. — L'attrait du concert était la présence de M^{me} Leila Biederckhan, danseuse kurde, mais le meilleur moment fut à coup sûr la *Suite Provençale* de M. Darius Milhaud, que l'auteur dirigea en personne. Le rayonnant morceau ! Les thèmes amoureux composés et développés se déroulent dans une langue claire, aérée, française, et l'œuvre emporte par sa chaleur, sa ferveur même. Les stylistes aussi y trouvent matière à plaisir, et la simplicité de l'auteur, qui doit beaucoup ici à Bach, est d'une qualité rare et savante. Que M. Darius Milhaud est donc un musicien heureux, et que sa matière lui est docile ! Il lui imprime un mouvement à la fois carré et pimpant, sous son pouce docte et bonhomme.

M^{me} Leila Biederckhan dansa sur des motifs asiatiques et égyptiens, avec une souple lenteur. Les genoux jouent un rôle prépondérant dans sa manière, et contribuent à l'impression singulière de ses interprétations qui mêlent l'ondoiement à l'immobilité. On l'apprécia en particulier dans une pièce de M. Milhaud intitulée *l'Oiseau*. L'ensemble est solide, intelligent, plus intelligent, semble-t-il, que vraiment sensible, un peu prévu et sans éclairs.

La joie que l'on a à entendre M. Jean Morel au pupitre ne se dément pas : ses exécutions de l'Introduction de *Khovantchina* de Moussorgsky, de *la Péri* de Dukas, de *Thamar* de Balakirev et des *Danses du Prince Igor* de Borodine furent animées d'une vie vraie et nerveuse.

Michel-Léon HIRSCH.



CONCERTS DIVERS

Société Philharmonique de Paris (27 janvier). — Exécutions réfléchies et fouillées, comme il est habituel à Charles Münch et à son excellent orchestre. Programme plein d'intérêt, mariant du romantique point ressasé à du contemporain de la bonne veine. Enfin, une soirée qui met tout le monde d'accord : les œuvres, les artistes, le public.

Un succès particulièrement vif est allé au violoncelliste Pierre Fournier, qui a manifesté les plus hautes, plaisantes et solides qualités dans un difficile, terriblement difficile, mais fort beau *Concerto* de Martinu, qui, entre un Moderato et un Con brio hardiment construits, déploie soudain à nos yeux le paysage apaisé d'un Andante nostalgique et chantant. Ce *Concerto*, dont c'était la première audition au concert, a, nous dit-on, quelque dix ans d'âge. Il est surprenant qu'il n'ait pas déjà tenté, par ses beautés et ses périls, les quelques violoncellistes du rang de Pierre Fournier, c'est-à-dire du tout premier.

Avec *Légende* (op. 66) de Florent Schmitt, c'est la voix ample et grave du saxophone alto qui sollicite nos puissances de rêve. A noter que si cette pièce était encore inconnue au concert sous sa version originale, elle remonte à une vingtaine d'années, c'est-à-dire à une époque antérieure à la vogue européenne du saxophone et où les possibilités expressives et techniques de l'instrument restaient à découvrir. Nous voyons ainsi que ces possibilités, aujourd'hui dans le domaine public, n'avaient pas échappé au musicien toujours avide de moyens nouveaux qu'est Florent Schmitt. Sa subtile et sensible *Légende* a eu en M. Marcel Mule l'interprète qu'elle requiert.

Les Pantins — Suite d'orchestre tirée d'un ballet que va représenter l'Opéra de Budapest — de Tibor Harsanyi, nous ont éblouis des grimaces, des détentes, des émois de leur vie caricaturale et stylisée, dont le fard est le sang et la lumière des projecteurs la réalité. Les fards dont Tibor Harsanyi avive le visage de ses figurines sont subtils, contrastés, hardis, toujours pittoresques, mélangés, combinés, triturés avec une adresse consommée. Mais dans le

laboratoire musical où il les distille et les malaxe, pénètre comme un écho profond des chants de sa terre, et à cet écho l'auditeur ne peut se défendre de tendre une oreille attentive et charmée.

Avec quel bonheur nous avons réentendu la gracieuse et tendre — et anormalement concise chez Schubert — *Symphonie en si bémol majeur*, qu'équilibraient par opposition, en fin de programme les savantes et dialectiques *Variations mineures* écrites par Brahms sur un thème de quelques mesures de Haydn.

Roger VINTEUIL.

Triton (25 janvier). — Parmi les hommages offerts à la mémoire de Maurice Ravel, il n'en fut pas de plus émouvant que celui du Triton. L'élaboration du programme était, pour beaucoup, dans cette réussite. On avait su choisir, en restant dans le cadre : musique d'intimité, les pages les plus vibrantes, les plus sensibles, les plus pures de l'auteur de *Daphnis*. C'était l'admirable *Trio* nonchalant et fantasque dont MM. Jean Doyen, Roland Charmy, André Navarra donnèrent une interprétation de très rare qualité ; le *Quatuor à cordes* aux sonorités subtiles, au dessin si ferme et si souple à la fois, joué par le Quatuor Calvet avec une bravoure peut-être un peu exagérée mais avec tant d'ardeur ! C'était aussi la poignante Suite de *Gaspard de la Nuit*, où « le Gibet » atteint à une grandeur tragique saisissante, et dans laquelle Jean Doyen fit briller toutes les ressources de sa palette sonore (surtout avec l'éblouissant *Scârbo*, si docile à ses doigts prestigieux) ; les dernières compositions du Maître, *Ronsard à son âme*, *Don Quichotte à Dulcinée*, chantées, vous devinez de quelle façon par M. Martial Singher. C'était enfin et surtout, interprétés par la surprenante ambassadrice de l'art ravelien, M^{me} Madeleine Grey, *Deux Chants hébraïques* et les *Chansons madécasses* (ces dernières avec la collaboration du flûtiste Blancquart, du violoncelliste Bartsch, du pianiste Maillard-Verger). Pour beaucoup d'auditeurs, ces Chansons, étranges en leur beauté sauvage et forte, étaient inconnues, car il n'est pas aisé d'obtenir la mise au point indispensable à cette œuvre périlleuse. Louons sans réserve les talentueux instrumentistes pour leur victorieux effort, et remercions M^{me} Madeleine Grey pour cette lumineuse et intelligente traduction d'un texte énigmatique.

Si quelques partisans de « la sécheresse chez Ravel » étaient ce soir-là Salle Gaveau, l'émotion qu'ils n'ont pu manquer de ressentir a dû les troubler profondément, et leur thèse leur apparaître moins solide.

Denyse BERTRAND.

La Sonate (27 janvier). — Mendelssohn, bon musicien, non grand musicien ; personne n'en doute plus. Un livre récent sur Schumann a mis en relief combien Schumann prisait le sens critique de Mendelssohn et faisait de réserves sur ses compositions. *Romances sans paroles*, expression d'un romantisme que nous ne sentons plus, *Trio* semé de réminiscences et savamment grandiloquent, traversé cependant de phrases heureuses, d'un compositeur sensible et cultivé ; tout cela ressort surtout de l'habileté, de l'intelligence. Ce concert en persuade encore. Comme Beethoven demeure grand en face de lui : il suffirait de quelques mesures de ce *Trio*, réduction du Septuor, inégal pourtant, et des *Trente-trois Variations* sur une Valse de Diabelli pour l'affirmer avec éclat. Mendelssohn ne peut soutenir la comparaison.

Remercions la Sonate d'avoir permis à nouveau le rapprochement, grâce à des œuvres rarement exécutées. Leur choix honore M. Heinz Holles, organisateur et interprète, pianiste qui trouve difficilement des égaux, et dont on ne louera jamais assez, en les proposant pour exemples, les exécutions probes et si hautement intelligentes. MM. Edgar Ortambert et Robert Salles furent ses très fins collaborateurs.

Michel-Léon HIRSCH.